
LE LIVRE DE LA GENÈSE



Qui a dit que 1979 serait une année sans Genesis ?
C'était compter sans notre Picsou national qui,
prenant le relais des trois en vacances,
fait paraître à la rentrée
sa bible sur la Genèse,
abondamment illustrée des photos de Jean-Yves Legras.
Voici, en avant-première, quelques extraits
du livre-qui-en-dit-encore-plus-sur-Genesis,
disponible dès ce mois de septembre pour combler un peu
l'appétit de plus en plus grand des genesisophiles,
bien frustrés cette année.

EXTRAIT I : GENESIS FIN 1972.



*« Quoique les noms puissent changer,
chaque visage conserve le masque qu'il a porté »
(« Timetable »)*

EN ATTENDANT la parution de « Foxtrot », Genesis avait continué à donner des concerts d'un médiocre standing, s'aventurant dans des festivals hasardeux comme celui de Seloncourt, en France, en septembre 1972. La sortie du quatrième album et le succès qu'il remporte, succès d'estime s'entend, car le groupe est encore loin d'être un best-seller, font sentir aux gens de la Genèse qu'il est temps pour eux d'être plus ambitieux, de voir plus grand, de frapper le plus fort possible, d'exploiter au maximum la potentialité favorable qui se dégage alors. Dans la perspective de sa première incursion aux USA, Genesis décide donc de mettre l'accent sur les aspects théâtraux que renferme sa musique, de profiter des talents scéniques de Peter Gabriel pour offrir un véritable show où le chanteur visualiserait totalement les récits du groupe, les interpréterait en acteur. Peter Gabriel est chargé par tous de superviser cette visualisation dont il va être le principal responsable. Sous ses directives, Guy Chapman crée des masques absolument inédits et Erica Issitt des costumes. Ils seront les responsables de ce domaine jusqu'à « The lamb lies down on Broadway ». C'est ainsi que sont créés pour « The return of the Giant Hogweed » le costume de la Femme-Renard qui reprend l'idée de la pochette de « Foxtrot », pour « The musical box », le masque de vieillard, pour « Supper's ready » le fantôme noir à la tête cubique et le masque de fleur. Tous ces atours saisissants sont étrennés pour l'unique concert que Genesis donne à New York en décembre 1972, lors de sa première tournée américaine. Un souvenir étrange pour Peter Gabriel : *« le public était resté immobile et silencieux tout le temps, j'avais ressenti cela comme une sorte d'hostilité. Ce ne fut qu'après l'explosion au magnésium de la fin de « Supper's ready » qu'ils réagirent et que cela eut l'air de leur plaire ! Moi, j'étais tellement démoralisé qu'à peine sorti de scène je demandai à Tony Stratton-Smith de m'appeler un taxi pour Kennedy Airport : je voulais retourner immédiatement en Angleterre. Ils ont mis plusieurs heures à me convaincre que le concert avait été en réalité un triomphe, que le public avait d'abord été trop surpris pour réagir mais qu'après... »*. Ce concert marqua le début de la renommée scénique de Genesis aux States qui connut par la suite le sort de nombre de bons groupes anglais en territoire américain : il donna des concerts devant des salles archi-combles, et ne vendit que de médiocres quantités de disques. Il fallut attendre « A trick of the tail » pour voir Genesis figurer dans les charts.

Le show fut ensuite présenté en Europe au début de 1973. En France, le groupe connut son premier triomphe au Bataclan lors de l'enregistrement de l'émission de TV « Pop 2 ». Battant le fer tant qu'il était chaud, Genesis repartait aux Etats-Unis dès le mois d'avril, puis revenait en Europe en mai, passage au cours duquel il fit un malheur à l'Olympia de Paris. Le rôle éminent que jouait Peter Gabriel dans ce show fit que son personnage fut mis d'office en avant et que les autres membres du groupe furent éclipsés au profit du seul showman, situation bien injuste mais qui était le résultat logique de la politique choisie. La presse comme les fans naisants interprétèrent la place essentielle de Peter sur scène comme la preuve d'un ascendant pris par le chanteur sur le reste du groupe. Genesis devint alors, à force de dithyrambes excessifs et simplificateurs, le groupe de Peter Gabriel. Rien n'était pourtant plus faux. Mais les feux de la rampe ne sont point les lumières de la vérité. Plutôt des lanternes à illusions. Peter Gabriel définissait de la façon suivante sa place dans le groupe et sa fonction, dans une interview qu'il accorda à l'époque au *Melody Maker* : *« Je n'aime pas le mot de show à propos de Genesis. Ce n'est pas une sorte de ballet féminin à la Hollywood. Il est très difficile de placer dans les mots le concept visuel. C'est un concept visuel et musical exprimé dans le même temps.*

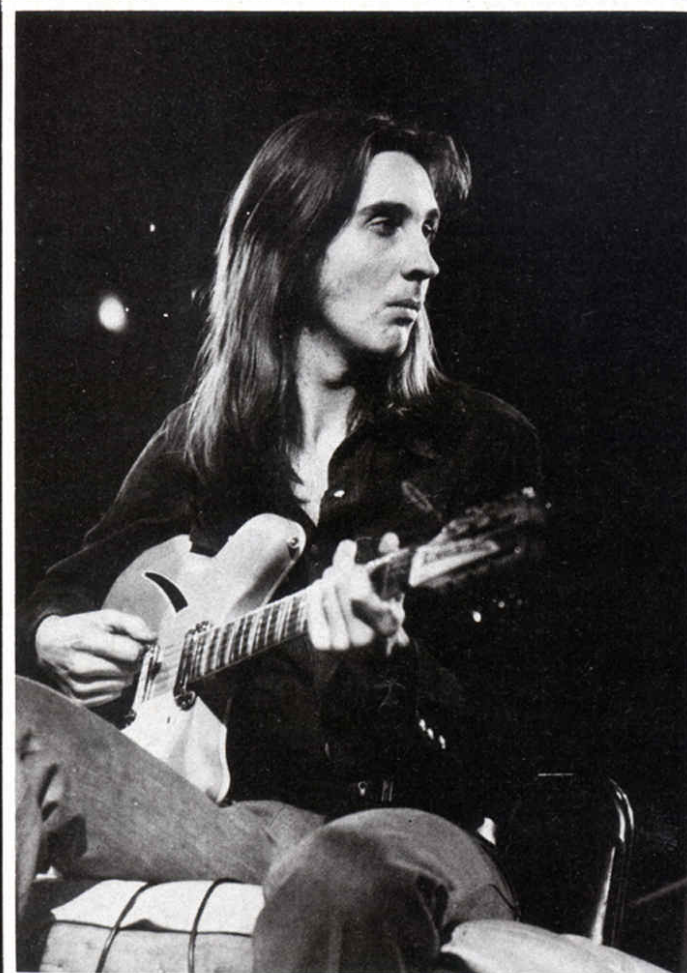
Tout cela est de mon propre fait, c'est vrai, mais plus on nous présentera comme un groupe en coopération, plus je serai heureux. Je ne veux pas me projeter moi-même sur le groupe. Je ne suis que le caniche, celui qui revêt les costumes idiots.

J'aimerais changer le spectacle après chaque concert. Un concert serait totalement théâtral, et le suivant serait fait en jeans. Je me sentirais plus heureux si vous pouviez venir à un concert de Genesis et ne pas savoir ce que vous allez voir. Mais il a suffi que nous larguions un moment la tête de renard pour que les gens se plaignent.

Ce que je veux faire, c'est créer une situation de fantaisie. La tête de fleur devrait insister là-dessus. C'est supposé consciemment être irréel. Je n'ai pas spécialement envie de faire peur avec. En fait la marche de la fleur fut probablement le plus influencé par Shirley Temple, ce qui est mieux que de s'arracher Eric Clapton ! »

Ce côté théâtral pouvait être évidemment interprété comme une farce grossière, comme du cirque. Et ce même au sein du groupe où l'unanimité n'a pas toujours régné à ce propos. Tony Banks, qui a toujours eu la réputation d'être un garçon trop sérieux, admit qu'il ne fut pas toujours satisfait de cet aspect du groupe, et que cela entraîna même des frictions entre Peter et lui à l'époque : *« Je n'ai pas grand'chose à faire avec la présentation, et je ne m'en occupais jamais. Mais c'était dans le tempérament de Peter, et je m'en réjouis à présent. J'étais particulièrement monté contre la tête de renard, je ne pouvais pas la supporter. Elle me semblait d'une inutilité totale. Depuis, j'en ai pris mon parti. La musique doit avoir des aspects vi-*

LE LIVRE
DE LA
GENESE



Michael Rutherford

Peter Gabriel

Steve Hackett

suels, mais ce n'est pas à moi de m'en occuper, c'est tout. » Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que sans les masques de l'archange Gabriel, Genesis aurait mis beaucoup plus de temps à s'imposer. Le traumatisme scénique qu'il provoqua créa autour de lui une effervescence plus que propice.

L'APRES-MIDI tirait à sa fin. Dans la semi-obscurité de la petite salle du Bataclan, Genesis répétait en vue de l'enregistrement de *Pop 2*. Je m'étais glissé dans la salle déserte pour goûter cette latence si spéciale qui fait l'atmosphère des avant-concerts. Un mélange subtil de décontraction et de tension, comme un vide qui demande à être rempli, une fausse quiétude. Les cinq membres de Genesis réglèrent leur outillage avec un soin méticuleux. Ils n'étaient pas encore assez fortunés pour s'offrir ces roadies hautement qualifiés qui font tous les réglages à la place des musiciens. Et puis, les hommes de la Genèse avaient l'air trop tâtilons pour s'en remettre aveuglément à des sous-ordres. Une fois tout apparemment en ordre, Peter se plaça au milieu de ses compères et, à son signal, ils attaquèrent le rythme syncopé et ivre-mort d'« Apocalypse in 9/8 ». Tout n'avait pas l'air d'aller pour le mieux car Peter les interrompit au bout de quelques mesures : « Non, stop, ça ne va toujours pas, vous n'êtes pas ensemble ». Et ils recommencèrent, s'arrêtèrent de nouveau, repartirent dans le fouillis rythmique de cette pièce complexe. Peter n'était visiblement pas là pour diriger son commando, il servait d'oreille au groupe, le fait de ne pas jouer lui permettant de discerner les anomalies. A chaque arrêt, ils se regardaient les uns les autres avec une petite moue de perpétuels insatisfaits. Steve, caché derrière le reflet protecteur de ses lunettes, ne disait rien ; Michael bougonnait de sa grosse voix ; Phil souriait complaisamment ; le masque de Tony restait de marbre. Dans ces moments-là, chacun croit toujours être dans le vrai, et rejette plus ou moins l'imperfection sur les autres. Une imperfection que pour ma part je ne percevais guère, bien qu'écoutant de toutes mes oreilles. Et sans cesse ils remettaient l'ouvrage sur leur métier à tisser mélodique. A un moment, Michael s'exclama en riant — comme pour subjugué son éternel ennemi : « Mais qui est le type qui a eu l'idée d'un truc aussi fou ? L'auteur, s'il vous plaît ? ». Visiblement, sa responsabilité dans la chose ne devait pas être mineure... Finalement, sentant qu'ils ne parviendraient pas à mieux faire, ils abandonnèrent leurs instruments pour aller se préparer en coulisses. « Espérons que cela ira mieux pendant le concert », épilogua Peter.

Le concert fut merveilleux et tout le monde trouva cela parfait. Je ne fus pas sûr que les musiciens fussent du même avis. Pendant que je quittais la salle, il me revenait à l'esprit une déclaration de Gabriel lue peu avant dans un hebdomadaire anglais : « Nous montons sur



« Mais qui est le type qui a eu l'idée d'un truc aussi fou ?
L'auteur, s'il vous plaît ? »

scène et nous faisons un mauvais concert, et tout le monde dit que c'est la chose la plus brillante qu'il ait vue de sa vie. Un moment vient où vous finissez par croire qu'ils ont raison. C'est de ça que nous devons nous méfier ». A l'évidence, Genesis ne cultivait ni la facilité ni l'auto-satisfaction. Pourtant, Dieu sait s'ils auraient pu se le permettre...

UNE HISTOIRE SANS HISTOIRES

GENESIS est un de ces groupes qui, comme Wishbone Ash, ne font guère parler d'eux en dehors de leur musique. Pas de déclarations fracassantes, pas de haines publiques, aucune participation à la vie mondaine du rock. Ils ont gardé la réserve naturelle qui était la leur au début des années 70 et leur vedettariat ne les a pas encouragés à verser dans les mondanités fangeuses pourtant si couramment répandues dans l'univers des rock stars. En 1973 comme à présent, ils vivaient une existence à l'écart, très réglée et sans surprises. La carrière du groupe se limitait au sempiternel cycle : répétitions d'un nouvel album, enregistrement du disque durant l'été, tournée de promotion, un peu de vacances, et le cercle recommençait. Voilà qui décevait les cancaniers de la presse rock. Leur façon de travailler était alors très collectiviste, comme nous l'explique Tony Banks : « *Nous passions des semaines ensemble pour obtenir une chanson. Nous aurions aimé accélérer le processus car qu'est-ce que cela peut être assomant pour vous de jouer chaque nuit la même chose. Mais en travaillant de cette façon, j'ai trouvé que j'avais plus de plaisir à jouer qu'une année auparavant. Nous avions deux méthodes pour réunir notre matériel musical. L'un d'entre nous pouvait écrire entièrement ce qu'il nous proposait et le groupe l'arrangeait. Cela n'arrivait pas très souvent ! Autrement, nous travaillions tous ensemble sur une idée de dix secondes et nous la développons ensuite. Chaque membre prenait une part à la composition. Voyez-vous, à l'origine nous nous sommes réunis en tant que compositeurs, et c'est la force du groupe. En fait, chaque membre écrit suffisamment pour remplir un album à lui tout seul !* ».

LE LIVRE
DE LA
GENESE

EXTRAIT 2 : GENESIS, VERSION 1978

LA FAMILLE EN VOYAGE

J'ETAIS ARRIVE à Nantes bien avant le groupe. Celui-ci était depuis deux mois sur la route. Il avait entrepris en 1978 sa plus longue tournée mondiale, mais, afin de ne pas user son personnel et son énergie, il avait découpé son périple en plusieurs phases entrecoupées de petites vacances. C'est pourquoi son tour du monde annuel s'étalait ainsi sur six mois. Pour chaque pays, le groupe adoptait le mode de transport le plus adapté. En France, en raison de l'effroyable complexité des relations intérieures transversales, le groupe s'était résolu à tout faire par la route, ce qui est le mode de voyage le plus épuisant, évidemment.

J'étais affalé dans le hall de l'hôtel, attendant ces messieurs, quand une BMW stoppa soudain. Comme un touriste de passage, Tony Banks en descendit, déchargea ses valises et entra dans l'hôtel suivi de sa femme Margaret et d'un nouveau-né de fraîche date. La famille Banks arrivait comme cela de Bruxelles, tranquillement, ne donnant nullement l'impression que devrait produire le groupe le plus populaire du moment en tournée mondiale. Pas de chauffeur pour épargner les fatigues de la route au musicien et préserver son énergie en vue des concerts. Pas d'entourage bourdonnant à l'empressement fébrile. Une demi-heure après, la famille Rutherford arrivait dans le même équipage, avec nurse et bébé. La tournée géante de Genesis avait vraiment toutes les apparences d'une benoîte randonnée familiale. C'était non seulement surprenant, mais aussi franchement insouciant car lorsqu'on connaît les tourments de la vie de tournée, l'énergie et la fraîcheur exigées de chacun, l'on peut s'étonner de voir les héros si peu se mélanger. Mais, comme ils me l'expliquèrent, ils ne voulaient plus empiéter exagérément sur leur vie familiale, et c'était pourquoi ils avaient ainsi emmené femmes et enfants sur la route et choisi un mode de voyage suffisamment autonome pour respecter leurs cellules familiales. Que l'on était loin des habituelles rock-stars avec ces « pères tranquilles », de ces héros ombrageux qui profitent souvent des tournées pour devenir des êtres à part, au comportement vulgaire de matelot en goguette. Le côté familial de Genesis prenait ici de plus en plus de sens.

On me présenta le nouveau guitariste américain du groupe, musicien temporaire au même titre que Chester Thompson qui avait été réengagé en raison de ses excellentes prestations de l'année précédente. Le nouveau-venu était un doux jeune homme au physique d'étudiant de Berkeley, du nom de Darryl Stuermer. Comme Chester, il venait du monde du jazz-rock, pourtant si éloigné des brumes genesisiennes, et si cordialement détesté par Tony et Michael (mais adoré par Phil qui le pratiquait lui-même au sein de Brand X). Tony et Michael m'expliquèrent que le fait que les deux musiciens de soutien provinssent tous deux du jazz était à la fois un hasard et un résultat logique. Hasard dans la mesure où ils n'avaient nullement cherché en priorité de ce côté. Résultat logique parce que les praticiens de ce genre